

L'ARRIVEE DES TROUPES ALLIEES A BLIDA.

Par C.Molina

La guerre faisait rage en Europe et même dans le monde. A Alger une commission allemande laissait prévoir l'arrivée prochaine des troupes hitlériennes. Les chars, de Rommel, avaient franchi la frontière tunisienne et envahissaient l'Algérie par l'Est. Nous les attendions apeurés. Les Allemands se manifestaient tous les jours à 19 heures précises en bombardant Alger. Ils prenaient comme point de repère le Fort l'Empereur, Fort construit par les troupes françaises en 1830, situé sur les hauteurs d'Alger. De ce repère ils se lançaient allègrement vers le bas de la ville où le port et ses nombreux navires formaient une excellente cible. C'était un rituel: 19 heures les premières bombes tombaient. Les «junkers», célèbres bombardiers, facilement identifiables par le bruit que faisaient leurs moteurs, lançaient leurs engins de mort et repartaient vers la Tunisie où ils régnaient en maîtres.

Puis vinrent les Américains. Le débarquement sur les plages oranaises fût de nombreuses victimes surtout lorsque l'on ajoute à ces morts, ceux de la base de Mers-El-Kébir, où les bateaux français furent coulés. La guerre entre Pétainistes et pro Gaullistes se chargea d'étriper les Français totalement divisés. Une lente mais inexorable occupation de l'Algérie commença. Les américains arrivèrent à Blida!

Je vous ai déjà signalé que Blida était une ville de garnison. Il y avait pourtant un point crucial que les américains voulaient investir dès le début de leur arrivée: le camp d'aviation, vital pour eux. Pensez: le camp d'aviation pris, les avions américains pouvaient se poser et ainsi réduire les distances et les temps d'intervention vers d'autres théâtres d'opérations. Mon père «faisait un train de nuit» Il était quelque part entre Alger et Constantine sur un train militaire qu'il conduisait. Il subissait comme tous les trains d'ailleurs, les

attaques des «Messerschmitt» qui les mitraillaient. Nous étions ma mère, mon frère, ma petite sœur et moi, dans notre maison. La nuit était venue, une de ces belles nuits caractérisées par un clair de lune qui nous permettait de voir assez loin grâce à cette luminosité blafarde de l'astre! Nous étions à la fin du repas et le calme aidant nous pouvions entendre le bruit des moteurs de voitures, très rare d'ailleurs, qui passaient sur l'avenue de La Chiffa. Soudain nous entendîmes un bruit inhabituel de ferraille, de moteur puissant, un bruit que nous ne connaissions pas. Ce premier bruit n'avait pas le temps de s'éteindre qu'un second bruit analogue venait prendre sa place. Un troisième, un quatrième, puis un concert sans fin de bruits analogues vint nous angoisser. Les enfants se serrèrent près de la mère. Cette dernière peu rassurée, n'osait pas sortir pour voir ce qui pouvait bien se passer. A l'époque, notre quartier n'avait pratiquement pas d'éclairage. «Cette nuit» rendait encore plus lancinante la peur qui s'installait en nous. Nous sortîmes tout de même sur le pas de la porte et dans la rue des gens, nos voisins couraient vers l'avenue de La Chiffa d'où provenaient ces sons. Ma mère les interpella et la réponse fut toujours la même: «on ne sait pas, on va voir»...

Inquiète, ne sachant pas trop quoi faire, ma mère qui avait en charge sa progéniture de 11, 9 et 2 ans, ne savait pas quelle attitude adopter. Devait-elle aller au devant des passants comme tous les voisins, ou attendre sagement chez elle? Peu à peu le quartier se vida et alors seulement elle prit la décision de suivre le mouvement puisque personne ne revenait. Mon frère aîné devait me tenir par la main, ma mère gardant dans ses bras, ma petite sœur. Il ne fallait pas s'écarter les uns des autres et même mon frère devait se tenir très près de notre mère.

Nous arrivâmes sur l'avenue de La Chiffa qui était environ à deux cents mètres de chez nous. Le spectacle était inattendu: l'avenue était pleine de monde qui applaudissait au passage de grosses masses noires, qui passaient avec une régularité déconcertante,

presque à dix mètres de distances et à assez vive allure. Nous étions là, le nez levé à regarder passer ces monstres de fer et tout le monde parlait de «tanks», «de chars d'assaut»! C'est à ce moment précis que je découvris la guerre, elle était là devant mes yeux d'enfant, matérialisée par ces monstres que rien ne semblait pouvoir arrêter! Les Américains se hâtaient pour se rendre maîtres du terrain d'aviation. Ils n'oubliaient pas d'ailleurs de nous lancer au passage des bonbons, des boîtes de «corned-beef», des paquets de cigarettes et autres objets. J'ai toujours en mémoire les bousculades qui suivaient lorsque «l'objet convoité» tombait entre plusieurs groupes de gens qui se précipitaient... Nous n'avons pas pris part à la bousculade, restant à l'écart et ne récoltant que ce qui vraiment tombait à nos pieds. Nous avons tout de même été récompensé puisque nous pûmes avoir plusieurs bonbons, chose si rare en ces temps de guerre.

Le bruit était assourdissant. L'odeur des moteurs chauds flottait dans l'air, partout. Les cris, les applaudissements, largement couvert par le bruit des chenilles sur le macadam, reprenaient lorsque les engins s'éloignaient. La lune, particulièrement ronde, éclairait de sa lumière blafarde cette étrange scène. Nous pouvions apercevoir en ombres chinoises les silhouettes des conducteurs qui se détachaient dans le ciel. La masse du char était toujours suivie par une longue antenne qui se balançait d'avant en arrière aux rythmes des accélérations. La scène était fantastique, tout se mêlait: bruits des moteurs, visions fantomatiques, cris des badauds, odeur de l'essence et surtout cette excitation qui s'était emparée de toute la foule qui applaudissait, qui criait, qui riait, qui manifestait de mille façons sa joie, sans jamais comprendre le pourquoi des choses...

Nous avons vécu ce soir là, une page d'Histoire. Nous n'en étions pas conscients. Non conscients aussi de la tragédie qui s'était déroulée au port de Mers-El-Kébir (juillet 1940). Non conscients aussi d'être au premier jour d'une longue attente et d'une guerre qui devait mener nos troupes vers la victoire contre le Führer. Tout cela

s'explique par le fait que les radios étaient rares en ces temps là. Les nouvelles étaient souvent colportées. La télévision était totalement inconnue quant au téléphone, le central de Blida ne comptait qu'une vingtaine d'abonnés, pour environ quarante mille habitants!

Le convoi passa toute la nuit et même une grande partie de la journée du lendemain. Chars, jeeps, camions de toutes sortes, voitures amphibies devinrent familières... La guerre continuait.

Je garderais toujours la vision de ces fantômes qui passaient à vive allure. De plus les silhouettes des conducteurs de chars se détachaient sur la blancheur de la lune, mais eux restaient noirs. Les antennes des chars fouettaient l'air suivant les accélérations des véhicules. Ces visions surréalistes nous transportaient dans une espèce d'euphorie que nous ne maîtrisions pas du tout. Nous n'étions que des spectateurs attentifs, certes, mais totalement dépassés par les événements qui se déroulaient, là, devant nos yeux. Je pense que nous n'avons pas pu dormir cette nuit là. Toujours est-il que peu de temps après cette arrivée massive, les troupes américaines campaient partout autour de Blida qui était devenue un point avancé des troupes d'occupations.

Nous avons vu dès le lendemain, des hommes, blancs, noirs, américains, déambuler dans notre cité et ils parlaient une langue qui nous était totalement inconnue. Pour briser ce silence et pour se rapprocher de nous, ils nous donnaient quantité de «petites choses» telles que des bonbons, des briquets, des paquets de cigarettes: des «Camel», «des Philippe Morris». Les paquets contenaient quatre cigarettes! La guerre continuait.

Les Américains furent rejoint par les Anglais, au casque plat, les Canadiens, les Australiens. Ils formaient à eux seuls la majorité des troupes qui se cantonnaient dans notre ville qui eu tôt fait de tripler voir de quadruplé sa population! Nous avons vu arriver aussi des Australiens avec leur chapeau de brousse, relevé d'un côté. Nous n'avions jamais auparavant vu de telles coiffures!

Il nous fallut attendre un peu pour voir arriver aussi les premiers prisonniers italiens. Ils venaient de Libye, du sud tunisien ou d'ailleurs. Ils furent nombreux dans des camps qui n'avaient de «prisonniers» que le nom car ils étaient pratiquement libres d'aller et de venir dans la ville et surtout entre leurs camps et la gare où ils déchargeaient les wagons. Ils étaient des manutentionnaires, sans plus.

Plus triste fût l'arrivée des premiers blessés. Des écoles furent réquisitionnées et transformées en hôpitaux militaires d'où un ballet d'ambulances qui faisaient une ronde ininterrompue entre les différents hôpitaux de la région. La guerre se poursuivait, la vie était là, toujours dure mais jamais exténuante pour la population qui «s'en sortait» tout de même! Tristes souvenirs qui faisaient entendre le cri de détresse de tous ceux qui souffraient surtout de l'autre côté de la méditerranée!

Les différentes armées s'installèrent dans les alentours de la ville. Nous nous étions habitués à la présence de ces hommes bigarrés, différents de ceux que nous connaissions. Nous nous sommes habitués aussi à voir défiler des troupes étrangères, et même à voir d'immenses convois de camions, de jeeps, de chars! Ce qui attira un jour mon attention ce fut une voiture caractéristique: elle avait des roues, certes, mais elle ressemblait à une barque! C'est ainsi que j'ai pu apercevoir pour la première fois une «voiture amphibie». «On» m'expliqua le pourquoi de cette voiture, le franchissement des rivières! Je n'en croyais pas mes oreilles: une voiture qui va sur l'eau. Pour moi enfant de huit ans, c'était incompréhensible! Et la guerre pris une plus grande dimension, on préparait le débarquement de Sardaigne, d'Italie! Nous, enfants connaissions déjà l'existence du petit îlot de Pentelleria, près des côtes de Sicile qui servait de base aux sous-marins allemands! Les choses prenaient un tournant très guerrier!

Les hommes de troupes stationnaient dans Blida et ses environs, mais ils ne restaient pas très longtemps. Ils s'accoutumaient au climat, ils prenaient «leurs repaires» et ils repartaient vers le front tunisien ou libyen. D'autres se préparaient à faire la traversée pour se retrouver soit vers le sud de l'Italie, soit vers la côte méditerranéenne vers Fréjus... En somme ces troupes n'étaient là qu'en transit.

Ce qui était caractéristique, c'était le terrain d'aviation. Incroyable. Je pense que seule la piste était dégagée. Les avions stationnaient de partout. Bien que le terrain fût grand, la place manquait et croyez moi, les avions avaient envahi les champs des alentours. Il y en avait partout: certains avaient été endommagés et gisaient comme des malades, couchés sur le flanc, mais la majorité étaient en état de marche et ne demandaient qu'à prendre l'air! Lorsque nous nous promenions sur la route qui longe le terrain d'aviation, la route de Castiglione, le spectacle était fantastique. Je dois vous dire que nous passions rapidement lorsque nous étions dans l'axe de la piste, certains avions se posaient très près de nous et nous survolaient qu'à une très faible altitude! De quoi vous faire peur!

Comme il y avait passablement de casse, sur le bas du terrain d'aviation, les militaires avaient ouvert une espèce de casse, où l'on trouvait un peu de tout; des roues d'avion pour faire des remorques, des tendeurs, des élingues en aciers, des tôles, du pexiglas. Mon père qui était un grand «bricoleur» aimait aller fouiller dans ces carcasses abandonnées, d'où il fallait démonter soit même ce qui nous intéressait. Je l'ai accompagné plusieurs fois et à chaque passage, je prenais un malin plaisir à fouiner dans ces tas de ferraille. Il fallait tout de même aller jusqu'au camp d'aviation qui était à environ à trois kilomètres de la fin de Blida. Il fallait en plus aller au delà des pistes pour trouver cette fameuse casse. Une promenade d'environ dix kilomètres aller et retour confondus! C'était une promenade intéressante...

Les troupes partaient, d'autres arrivaient à leur place. Le temps avançait et les fronts en métropole, en Italie se formaient. La pression fût moins forte sur la population blidéenne. Peu à peu les soldats se faisaient plus rare, ayant d'autres points de chute plus proche des théâtres d'opération. La guerre continuait, la vie reprenait peu à peu tout autour de nous.